

Chef-d'œuvre trompeur / Chef-d'œuvre en trompe-l'œil

★★★★★ / 5 étoiles

Gilles Michiels, *De Standaard*, 23 mai 2022.

Réalité ou fiction ? Exercice de genre ou autobiographie ? Faux documentaire ou utopie ? Le formidable film théâtral *The making of Berlin* interloque du début à la fin.

Le titre, *The making of Berlin*, a une consonance cryptique, mais le pavillon couvre la marchandise : il s'agit de l'histoire d'un Berlinois, de sa ville et de la compagnie du même nom. Mais davantage encore, il s'agit d'une composition de tous ces portraits. Si cela peut paraître un objectif bien vaste, ce dernier volet de la série de portraits de ville – le cycle *Holocène* – par la compagnie Berlin tient magistralement toutes ses promesses.

Projet utopique

Le film commence avec la metteuse en scène Fien Leysen qui s'apprête à suivre la compagnie d'Yves Degryse et de Bart Baele (absent) lors du processus de création d'un documentaire unique, qui brosse le portrait de Friedrich Mohr. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce dernier était régisseur d'orchestre au Berliner Philharmoniker, « le *roadie* de l'orchestre ». Le régime nazi avait accordé un statut protégé aux membres de l'orchestre, ce qui a coupé les musiciens de la réalité, mais leur a également permis de poursuivre leur ancienne vie. Néanmoins, en 1945, la débâcle planait aussi au-dessus de leurs têtes : si la ville tombait aux mains des Russes, ces artistes se disant « apolitiques » seraient considérés comme des ennemis au même titre que le reste de la population.

Friedrich Mohr nous entraîne dans un récit émouvant, mais aussi dans son rêve inexaucé de l'époque : faire interpréter à l'orchestre, réparti dans plusieurs bunkers, le *Crépuscule des Dieux* de Richard Wagner. Degryse et son équipe lui promettent de réaliser ce projet utopique et mobilisent à cet effet l'orchestre de l'Opera Ballet Vlaanderen et la chaîne radiophonique Klara.

Réalité ou fiction

The making of Berlin – accompagné de musique interprétée en direct – raconte une tragédie personnelle et un chapitre complexe de l'histoire de la ville de Berlin, mais offre en même temps un regard véridique sur le processus de création de la compagnie Berlin, le tout truffé d'humour pince-sans-rire et d'autodérision. Ainsi, lorsqu'un membre de l'équipe explique préférer ne pas participer au making-of, Degryse lui demande s'il serait disposé à le faire en tant que personnage (« on t'appellera Dirk »). Quand le concepteur de décor a soudain une idée géniale pendant un trajet en voiture, le groupe s'arrête sur un parking d'autoroute et le plan du décor est dessiné sur les pavés de l'aire de stationnement.

Ces scènes ont beau être absurdes, elles ne sont cependant jamais invraisemblables dans ce scénario raffiné. Autrement dit : au fur et à mesure, ce qu'on croit a de moins en moins d'importance. Après un rebondissement colossal de l'intrigue, le spectateur est soumis à une entourloupe qui efface définitivement la frontière entre réalité et fiction.

Ainsi, Berlin nous cantonne dans le rôle des musiciens dans leurs bunkers qui n'ont plus qu'une notion filtrée du monde – le summum de l'artiste dans sa tour d'ivoire. Mais la compagnie de production documentaire se tourne surtout vers l'extérieur. Comme nulle autre, elle sait que chaque récit – d'un être humain, d'une ville, d'une compagnie et par une compagnie – est en soi un « documentaire de tournage », un making-of, sujet à de l'entremise et de la composition. Et de temps à autre à un suspens auquel s'accrocher. Avec une conscience de soi aiguë, Berlin nous permet d'entrevoir son processus de fabrication et y inclut aussi toute la beauté et les dangers, la douleur et la poésie qui vont de pair avec la narration d'histoires.

source : https://www.standaard.be/cnt/dmf20220522_97673235

traduction : Isabelle Grynberg